Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 10 (1934-1935)

Heft: 5

Artikel: Une médaille [Fortsetzung]

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-705814

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

En 1919, il fut envoyé par le centre libéral au Conseil national, dont il fit partie jusqu'au 27 mars 1931, date à laquelle il démissionna pour prendre le commandement de la IVme division. De 1914 à 1931, le Dr Miescher fut aussi membre du gouvernement de Bâle-Ville. Il présida également la coopérative de la Foire suisse d'échantillons.

Voici les principales dates de la carrière militaire du nouveau colonel commandant de corps d'armée: lieutenant d'infanterie à fin 1901, attribué au bataillon 97; capitaine à fin 1909 et commandant de la cp. II/54 et plus tard capitaine à l'état-major général; major au début de 1916, d'abord à l'état-major général, puis commandant du bataillon 54; lieutenant-colonel à fin 1921 et retour à l'état-major général; commandant du régiment d'infanterie 22 de Bâle-Ville à fin 1922; colonel à l'état-major général à fin 1927 et commandant de la brigade d'infanterie 13 à fin 1928; commandant de la IVme division le 1er avril 1931, en remplacement du colonel divisionnaire Guillaume Favre, de Genève, démissionnaire.

*

Le colonel divisionnaire Eugène Bircher, appelé à remplacer le colonel Miescher à la IVme div., est né à Aarau le 17 février 1882. Il étudia la médecine et la chirurgie aux universités de Bâle et de Heidelberg. Il est depuis 1917 médecin en chef de l'hôpital cantonal à Aarau.

Le colonel Bircher fut nommé lieutenant à fin 1901 et fit partie du bataillon 59. En août 1910, il fut nommé capitaine à l'état-major général et au mois d'avril 1916 major. Il resta à l'état-major général jusqu'à la fin de 1919, époque à laquelle il reçut le commandement du bataillon d'infanterie 55. A fin 1921, il fut nommé lieutenant-colonel et cdt. du régiment d'infant. 24 et enfin en 1928, il prit comme colonel le commandement de la brigade d'infanterie 12.

Travailleur infatigable, le colonel Bircher est président de la Société suisse des Officiers, il rédige également le « Journal militaire suisse » et il enseigne à la section militaire de l'Ecole polytechnique fédérale. Il a en outre publié de nombreux ouvrages tant militaires que médicaux.

Pourquoi faut-il prolonger les périodes d'instruction de notre armée?

Dans notre pays, l'armée reçoit une instruction dont la durée varie de 2 à 3 mois. Dans tous les autres Etats d'Europe, la préparation militaire dure de 8 mois à 2 ans.

Lorsqu'il y a 20 ans le pays leva les boucliers pour protéger les frontières, notre armée, insuffisamment instruite et entraînée, n'était pas apte à faire la guerre comme elle l'est aujourd'hui. C'est un peu au fait de ne pas avoir été emportés dans la ronde infernale que nous devons d'être parvenus, pendant les mobilisations, à combler les lacunes de notre préparation militaire et à faire de nos milices des troupes capables de soutenir la lutte. Dans son rapport sur le service actif, le général Wille a reconnu avec franchise le manque de préparation de notre armée. D'ailleurs, tous les chefs et soldats clairvoyants ne pouvaient s'empêcher d'avouer, en constatant lors des services de relève les progrès considérables réalisés par rapport au début, que nous devions remercier le destin de nous avoir épargnés, en août 1914, l'épreuve du feu.

Les chefs et les soldats qui ont pu parfaire leur instruction militaire pendant le service actif ont maintenant quitté l'élite et la landwehr. Dans quelques années, ils auront aussi disparu du landsturm. La préparation de notre armée est actuellement moins insuffisante qu'elle l'était lorsqu'a éclaté la guerre mondiale, mais la conduite des troupes a subi dès lors de profonds changements. Les armes se sont multipliées et leur maniement et leur emploi exigent plus d'habileté et de pratique. Dans l'infanterie le nombre des mitrailleuses lourdes s'est accru et la mitrailleuse légère a été introduite. Les armes lourdes d'infanterie, c'est-à-dire le canon d'infanterie et le lance-mine, font leur apparation dans notre armée, et leur mise en action demande un personnel minutieusement entraîné. Le fusilier lui-même ne peut plus être utilisé au combat que s'il a reçu une instruction approfondie. Dans l'opération d'infanterie moderne, l'homme ne combat plus sous le regard et le commandement de son chef; il est livré à lui-même et a une tâche personnelle à remplir. Il en est de même dans la cavalerie. Et le canonnier, lui aussi, a cessé d'être simplement un instrument dans la main du chef de batterie; la batterie est maintenant fractionnée en postes d'observation, poste de commandement et position de batterie, et l'on a besoin partout de soldats bien instruits, sachant se tirer seuls d'affaire.

Voulons-nous, lors d'une prochaine mobilisation de guerre, envoyer aux frontières une armée encore moins bien préparée que ce n'était le cas en 1914, ou préférons-nous donner à nos soldats, en temps de paix, l'instruction dont ils auront besoin pour remplir la tâche que le pays pourrait un jour leur confier? Attendre que l'armée soit de nouveau aux frontières pour compléter sa préparation, ce serait jouer avec le feu!

Une médaille

(Suite)

Le visage de la pauvre femme se rembrunit subitement; un nuage de tristesse passa sur ses yeux.

— Hélas! dit-elle, en laissant tomber ses bras; deux ans, il y a deux ans que je ne l'ai vu; il n'était pas loin d'ici, quand il m'a écrit la dernière fois; le pauvre petit, on l'avait désigné pour faire la guerre aux brigands. Depuis, plus de nouvelles! Qui sait? Il m'aura écrit peut-être, mais sa lettre ne m'est pas parvenue. Oh! monsieur le capitaine, les lettres des pauvres gens comme nous, on s'en préoccupe fort peu, pas vrai? On les jette dans un coin; et cependant, la mère est là-bas, loin, au pays, réclamant à grands cris des nouvelles de son « petit »; elle reste des mois et des mois à attendre.

Hélas! quelle peine! quelle inquiétude, on nous donne avec ces guerres!

Tenez, demandez aux voisines, monsieur le capitaine, demandez, elles vous diront bien l'angoisse où je suis, pour ce pauvre enfant; au milieu de tous ces dangers, un malheur est si vite arrivé!

Oh! non, voyez-vous, ce n'est pas juste, cela; les officiers qui sont bons pour le pauvre monde devraient surveiller ces choses-là, n'est-ce pas, dites, Monsieur?

Et, se couvrant le visage de son tablier, elle se mit à pleurer.

Les autres femmes hochaient la tête d'un air de profonde commisération.

Le capitaine s'écria tout à coup:

— Regardez ceci, ma bonne femme.

— Quoi donc?

— Voyez ce numéro, le connaissez-vous?

— Oh! quelle surprise! C'est son régiment!

Vous le connaissez donc, dites-moi par pitié, comment va-t-il?

Et elle parlait avec une telle volubilité, elle pressait l'officier de tant de questions qu'il en était étourdi.

Il laissa passer ce flux de paroles, alluma un cigare,

descendit de cheval et s'assit, sur un banc de pierre, à côté de la bonne femme.

— Demain, lui dit-il, vous verrez votre fils; son régiment est à la ville, maintenant; ce n'est pas loin, il vous attend.

Et longuement il causa avec la pauvre mère; mais toujours d'une manière vague, sans préciser la mission qu'il s'était donnée à lui-même de remplir comme un devoir.

Une demi-heure après, il repartait au galop.

Rentré chez lui, il appela son ordonnance et lui donna de longues instructions, interrogeant le soldat avec une inaltérable patience, pour avoir la certitude qu'il avait bien compris.

Celui-ci ouvrit de grands yeux étonnés.

— As-tu bien compris?

— Oui, mon capitaine.

— Tu suivras mes instructions à la lettre?

— Oui, mon capitaine.

L'ordonnance le regarda s'éloigner, sifflottant, les mains dans les poches, la cravache sous le bras, content de lui-même.

Une brosse d'une main, une botte de l'autre, le soldat demeurait immobile, les yeux au plafond.

— Mon vieux bonhomme, murmura-t-il enfin ..., tu sais, je te connais, et depuis longtemps; il y a là-dessous, pour sûr, quelque tour de ta façon: une mère, un soldat, une surprise pour les deux; tu es bien le meilleur homme dont j'ai jamais *astiqué le fourbi;* aussi, vois-tu, tu mérites une récompense; demain, tes bottes seront les plus brillantes du régiment...

*

Le lendemain matin, une femme de la campagne, vêtue de ses habits de fête, entrait dans la ville; elle marchait lentement, étonnée, embarrassée. Sa jupe éclatante tranchait sur un caraco d'un vert sombre aux revers brodés de passementerie. A ses oreilles pendaient de lourdes boucles d'or et un collier de corail entourait son cou bruni par le hâle.

Le brosseur du capitaine, posté en sentinelle à la porte de la ville, l'observait curieusement.

— Ma bonne femme, dit-il en s'approchant.

— Ah! c'est vous le soldat dont m'a parlé monsieur l'officier?

— C'est moi justement.

— Je vous remercie bien de tout cœur; et ... et mon « petit », est-il là? Pourquoi n'est-il pas venu m'attendre? On ne lui a rien dit peut-être? Dites-moi, conduisez-moi à la caserne.

— Hé! un moment, bonne femme! un peu de patience; quand on est soldat, voyez-vous, on ne fait pas ce qu'on veut. Le régiment va défiler là, sur cette place; attendez un peu, vous verrez comme c'est beau; le colonel doit décorer un camarade de la médaille militaire.

— Mais jamais je ne pourrai attendre, pensez-donc, il y a deux ans que...

— Je comprends bien, bonne mère, mais qu'y faire? c'est le règlement.

— Oh! mon Dieu! Alors ils vont venir ici, les soldats? Mais je le verrai alors, j'irai lui parler tout de suite.

— Non, non, il faudra attendre la fin; ce sera bientôt fait, d'ailleurs, un peu de patience.

— Patience, patience... ah! ce cher petit!...

— Puis c'est défendu, voyez-vous; le soldat dans le rang ne peut broncher, sans cela... vous comprenez ... la mère du colonel elle-même viendrait par là, qu'elle ne pourrait pas parler à son fils. C'est le règlement ... et ce ne sont pas les mères qui l'ont fait, pas vrai, ce règlement?

— Oh! sûrement, mon pauvre ami.

Un roulement de tambour, une joyeuse fanfare éclatèrent dans la rue voisine.

— Voici le régiment, dit l'ordonnance.

La bonne femme toute rougissante d'émotion, fit mine de s'élancer en avant.

Le soldat la retint par le bras.

— Un peu de patience; ne vous montrez pas; vous le feriez punir, voyez-vous, il en faut si peu! Tourner la tête à droite quand elle doit être à gauche...

— C'est bien vrai qu'ils sont durs pour eux, murmura la vieille.

Le régiment défila au milieu des curieux formant la haie, les sapeurs en tête, puis le tambour-major, la batterie, des tambours, les clairons, puis le colonel, l'aigrette au képi, le sabre au poing, caracolant sur son alezan, puis les compagnies, le drapeau et sa vaillante escorte...

— Que vont-ils faire maintenant?

— Vous ne voyez pas? Voilà le régiment formé en carré; le colonel est au centre; il va dire quelques paroles à l'adresse du soldat que l'on va décorer, c'est l'usage; il va raconter l'action d'éclat qui lui a mérité la médaille et le donner en exemple aux autres soldats. Ecoutez! le colonel commence. (A suivre.)

La motorisation dans l'armée japonaise

Le Japon, qui souffre d'une pénurie de chevaux, devait être amené, en dehors de toute autre considération tactique, à développer la motorisation de son armée. Jusqu'à ces dernières années, le Japon était, dans ce domaine, entièrement tributaire de l'industrie étrangère. Des constructeurs japonais commencent à sortir de leurs usines le matériel destiné à l'armée. En cas de conflit en Extrême-Orient, ils apporteraient une importante contribution à l'industrie de guerre du Japon. Ces constructions concernent aussi bien les chars de combat que les voitures blindées et les auto-mitrailleuses.

L'état-major japonais propose de créer, dans chaque division d'infanterie, un régiment automobile qui serait composé de quatre ou cinq compagnies, dont une compagnie à motocyclettes avec mitrailleuses légères et lourdes. Ce régiment serait complété par de la cavalerie chargée, à la fois des services de reconnaissance, de l'enveloppement tactique, de la retraite ou de la poursuite.

La motorisation des troupes de liaison est en cours, ainsi que l'augmentation du nombre des motocyclettes et des automobiles dans les états-majors. La motorisation des troupes du génie, des équipages des ponts et des convois de ravitaillement est une des moins avancées.

L'artillerie divisionnaire reste hippomobile.

A la brigade de cavalerie, dit le « Temps », sont affectés des escadrons d'automitrailleuses blindées réunis en bataillons. Ceux-ci, en dehors de deux escadrons d'automitrailleuses blindées, comprennent huit à dix side-cars blindés munis de mitrailleuses de 13 millimètres, et une section de mitrailleuses spéciales pour la défense aérienne. Chaque escadron d'automitrailleuses comprend dix automitrailleuses et dix side-cars-mitrailleuses.

L'artillerie des brigades de cavalerie doit être motorisée seulement dans certaines brigades. Les trains et services régimentaires doivent l'être dans quelques unités et partiellement dans d'autres. D'autre part, l'artillerie lourde est complètement motorisée. Elle comprend des canons de 150 mm et des mortiers de 240 et 280 mm. L'artillerie moyenne n'est motorisée, à l'heure actuelle, que pour un quart, notamment en ce qui concerne les deux régiments à pièces de 100 mm. Les six autres régiments, armés d'obusiers de 150 mm, sont encore hippomobiles.

L'artillerie légère est entièrement motorisée et le ravitaillement en munition au combat dispose de petits chars. Les Japonais ont entrepris la construction de chars plus importants spécialement destinés au ravitaillement des batteries.

Les sections de chars de combat comprennent deux régiments à faibles effectifs et chacun d'eux ne dispose que d'une quarantaine d'engins de divers modèles. La campagne